

Le voyage à l'envers

Carnets d'un grand détour de Catherine Hébert

Gérard Grugeau

Number 156, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66753ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2012). Review of [Le voyage à l'envers / *Carnets d'un grand détour* de Catherine Hébert]. *24 images*, (156), 66–66.

Le voyage à l'envers


par Gérard Grugeau



Après s'être intéressée à la guerre oubliée en Ouganda dans *De l'autre côté du pays* (2008), Catherine Hébert renoue avec le continent africain dans un road movie qui nous conduit cette fois du détroit de Gibraltar au Mali. Mais pour quelle raison part-on au juste? Taraudante question qui traverse le film et en constitue le fil d'Ariane ténu. Bien sûr, la question n'appelle pas les mêmes réponses que l'on soit du Nord ou du Sud, que l'on appartienne au monde des nantis ou à celui des délaissés d'un ordre économique mondial sans pitié. Deux mondes opposés qui se croisent sans vraiment se voir à l'heure des migrations forcées ou des errances plus intimes. Comme dans le cas de la cinéaste qui a jadis trouvé réconfort en Afrique à la suite du décès de sa mère (le film lui est d'ailleurs dédié) et qui revient aujourd'hui sur les traces d'un deuil inconsolable. Une occasion pour elle de reprendre les chemins de traverse et d'effectuer un de ses grands détours susceptibles d'épancher une soif insatiable des autres.

Pour ce nouveau voyage, Catherine Hébert a décidé d'accorder son pas avec

celui de Marc Roger, un lecteur public partant avec son âne chargé de livres semer ses histoires entre le Maroc et Bamako, lieu de sa naissance. Retour aux sources là encore pour un homme hanté, quant à lui, par une mémoire familiale lacunaire. Devant ces deux trajectoires personnelles qui se font écho dans leur quête d'absolu, un continent s'ouvre à nous avec ses rencontres fugitives. Certaines sans enjeu véritable apparent sinon celui de l'affirmation d'une présence bienveillante dans le cadre (en signe de bienvenue, un enfant marche brièvement avec les voyageurs), d'autres plus déterminantes (un écrivain dresse le portrait d'une jeunesse marocaine sans avenir, deux clandestins du Libéria témoignent, les blessures de l'esclavage refont surface), d'autres plus poétiques (des jeunes filles font leurs devoirs à la lampe électrique dans l'encre de la nuit). Attentif, le cinéma est là pour saisir, au-delà des mots et de tout cliché misérabiliste, le sens d'une communauté humaine encore vivace, la plénitude des espaces et la secrète osmose qui perdure entre les lieux de vie et leurs habitants.

Énoncée par la cinéaste, une narration au *je* scande les étapes du périple à la manière d'un travelogue prêt à perdre le Nord pour mieux se perdre au Sud. Au fil des entretiens, Catherine Hébert ne cache pas son malaise /mal-être d'Occidentale face à plusieurs interlocuteurs marqués au fer rouge de l'existence. Franche et directe, la caméra continue de tourner et laisse filer ces instants flottants qui témoignent avec humilité d'une rencontre impossible avec l'Autre, du fossé infranchissable dans la hiérarchie des douleurs. Malgré toutes les incertitudes liées à l'idée même du voyage, *Carnets d'un grand détour* avance et maintient le cap de ses espérances, révélant au gré de ses déambulations un réel attachement aux mystères d'un ailleurs qui guide l'œil de la cinéaste. Et le guide bien. Sans doute parce que cet ailleurs tissé de croyances ancestrales réclame un don total, un don intime de la part de ceux qui voyagent à l'envers des brûlures de la grande histoire. Quand les récits et les légendes d'un continent ouvert aux forces invisibles de son imaginaire se mêlent aux histoires que Marc Roger livre aux enfants subjugués par une parole venue d'un autre ailleurs, de fragiles passerelles s'établissent entre des mondes non plus antagonistes, mais pétris de croyances qui «résonnent entre elles avec tolérance». C'est dans cet espace réconcilié que le cinéma de Catherine Hébert trouve son ancrage. Et si l'œil avisé de la cinéaste travaille constamment la dimension plastique de l'image en privilégiant la voie du sensoriel pour dire son Afrique réelle et fantasmée, c'est avant tout pour prendre la mesure de *ce qui est* et donner corps à un territoire rêvé, porteur d'une forme d'harmonie universelle. Noble ambition s'il en est, qui laisse présager sans nul doute d'autres grands détours encore à venir. 

Québec, 2011. Ré., ph. et son : Catherine Hébert. Mont. : Annie Jean. Conception sonore : Mélanie Gauthier. Mus. : Florencia Di Concilio. Mixage : Bruno Bélanger. Prod. : par Virginie Dubois et Catherine Hébert pour la Coop Vidéo de Montréal. Dist. : Les Films du 3 mars.

Sortie prévue : printemps 2012